



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Le colonel Chabert” **(1832)**

nouvelle de BALZAC

(80 pages)

pour laquelle on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 3)

l'intérêt littéraire (page 5)

l'intérêt documentaire (page 11)

l'intérêt psychologique (page 15)

l'intérêt philosophique (page 20)

la destinée de l'œuvre (page 20)

l'adaptation au cinéma par Yves Angelo (page 21).

Bonne lecture !

RÉSUMÉ

À Paris, en mars 1819, dans l'étude de maître Derville, jeune «avoué près le Tribunal de Première Instance du département de la Seine», des clercs échangent des plaisanteries tout en travaillant. Se présente un vieil homme à l'aspect misérable et bizarre dont ils se moquent, car il porte un «carrick», vêtement démodé. Il dit vouloir parler à maître Derville. Les clercs lui indiquent qu'il ne voit ses clients qu'après minuit. En réponse à la question d'un «saute-ruisseau», le vieil homme, avant de sortir, déclare être le colonel Chabert, «celui qui est mort à Eylau».

Dans la nuit, il revient au bureau, et l'avoué lui accorde une entrevue, l'écoutant, incrédule, répéter qu'il est le colonel Chabert «mort à Eylau», et lui raconter son extraordinaire histoire. Enfant trouvé, il a gagné ses galons de colonel dans la Garde impériale en participant à l'expédition d'Égypte de Napoléon ; il avait épousé Rose Chapotel, une prostituée qu'il avait installée dans un luxueux hôtel particulier ; il était devenu comte d'Empire ; en 1807, à la bataille d'Eylau, en Allemagne, il reçut un violent coup de sabre sur le crâne, se retrouva sous une montagne de cadavres, fut laissé pour mort et jeté dans la fosse commune, survivant néanmoins pour être découvert et secouru par deux paysans. On le mit en convalescence dans un hôpital. Mais, faute d'argent, il ne put récupérer les papiers attestant son identité. Une fois guéri, il erra sur les routes d'Allemagne. Arrêté et déclaré fou, il fut enfermé à la prison de Stuttgart. En 1814, on le libéra à condition qu'il cesse de prétendre être Chabert, ce colonel mort au combat. Il rencontra alors un de ses anciens soldats, Boutin, qui le reconnut avec peine. Ensemble, ils quittèrent l'Allemagne. Étant tombé malade, il demanda à son compagnon de porter à sa femme une lettre qui demeura sans réponse. En 1815, après de longs détours, il put enfin revenir à Paris, pour y vivre misérablement chez un «nourrisseur» de bétail. Il apprit que, par une «bigamie fort innocente», sa femme s'était remariée au comte Ferraud, un homme avide de pouvoir, dont elle a deux enfants, et qu'elle avait liquidé toute sa fortune, ce qui lui avait permis de commencer une nouvelle vie pendant la Restauration, et d'atteindre une position sociale élevée. Elle n'a jamais répondu à ses lettres. Lorsqu'elle apprit qu'il était vivant, elle refusa de le reconnaître, l'accusant d'être un imposteur. Quand il se présenta chez elle, elle lui ferma sa porte. Il indique à Derville qu'il souhaite retrouver son identité et sa fortune. Malgré le caractère invraisemblable de l'affaire, Derville, qui est d'ailleurs aussi l'avoué de la comtesse, accepte de s'en occuper, et, ayant, ce soir-là, gagné «trois cents francs au jeu», il lui en donne la moitié. Enfin, il lui propose de le rencontrer plus tard.

C'est «environ trois mois, donc en juin 1819, après cette consultation» que Derville obtient d'Allemagne les papiers attestant l'identité de son client, et qu'il lui rend visite dans le quartier pauvre qu'est le faubourg Saint-Marceau. Il le persuade de ne pas saisir la justice, d'accepter une «transaction», parce qu'il est trop pauvre pour pouvoir porter plainte, et qu'il ne peut espérer que trois cent mille francs. Bien qu'indigné, le colonel consent à transiger ; il espère faire annuler son acte de décès, et obtenir une pension.

En décembre 1819, Derville, se rendant chez la comtesse, évalue la situation, et songe aux arguments qui pourraient la faire flétrir. Si elle peut se réjouir d'être, en tant qu'épouse du comte Ferraud, considérée comme une aristocrate, lui, pour sa part, regrette amèrement cette mésalliance qui l'empêche d'accéder à la «pairie», et pourrait donc profiter de la survenue de Chabert pour la répudier, et épouser une jeune héritière. Chez la comtesse, Derville parvient à lui faire avouer que, au moment de son remariage, elle savait que son mari était vivant. Aussi lui fait-il accepter de «transiger». Mais il lui réclame en vain le paiement de ses honoraires et de ses frais.

«Huit jours après», la comtesse et le colonel Chabert se rencontrent chez lui, qui leur lit les termes du contrat : Chabert s'engage à renoncer à ses droits, la comtesse reconnaît l'identité de son premier mari, et s'engage à lui verser une pension de vingt-quatre mille francs. Indignée, elle refuse de verser une telle somme. Chabert s'emporte, et insulte cette ingrate qui lui est pourtant redévable de tout.

Mais, à sa sortie du bureau, lui présentant ses excuses, et lui promettant son amitié, elle l'invite à l'accompagner jusqu'à sa maison de campagne de Grosley où, comme il y passe trois jours, elle s'emploie à le séduire par des câlineries, à le cajoler honteusement. Chabert, touché par ces marques de tendresse, accepte de renoncer à ses droits, se dit prêt à «rentrer sous terre». Mais, au moment de signer l'acte, il s'esquive. Elle peine à retenir sa colère.

Mais il est ému par le spectacle de la mère avec ses deux enfants. Il part alors avec Delbecq, l'intendant de la comtesse, un ancien avoué ruiné qui est son «âme damnée», pour signer un acte où il admettrait qu'il est un intrigant. Or il surprend une conversation entre les deux complices qui lui fait découvrir le complot qu'ils ont ourdi, toute la duplicité de son épouse ; il se rend compte qu'il a été trompé. Écœuré, refusant de continuer à mener contre elle une «guerre odieuse», il lui assène son mépris, et préfère renoncer à cette «*transaction*» déshonorante.

Six mois après, au Palais de Justice, Derville constate qu'on condamne «comme vagabond le nommé *Hyacinthe*», qui n'est autre que Chabert qui lui exprime son «dégoût de l'humanité».

En 1840, passant devant l'hôpital de la vieillesse de Bicêtre, il vient voir Chabert que la comtesse avait fait interner. Le vieillard rendu méconnaissable par la misère nie être Chabert, déclarant qu'il n'est plus que le «*matricule 164, septième salle*». Mais le pauvre homme est loin d'avoir perdu la raison.

Derville s'écrie : «*Quelle destinée. Sorti de l'hospice des Enfants trouvés, il revient mourir à l'Hospice de la Vieillesse, après avoir, dans l'intervalle, aidé Napoléon à conquérir l'Égypte et l'Europe.*» Et il déclare : «*Je vais vivre à la campagne avec ma femme, Paris me fait horreur.*»

Analyse

(la pagination est celle du Livre de poche)

Intérêt de l'action

Avec un personnage qui se présente comme «*celui qui est mort à Eylau*», "Le colonel Chabert" est une histoire de héros de retour longtemps après la fin de la guerre, un sujet tragique et banal qui est de tous les temps, qui fut déjà illustré par Ulysse ou Agamemnon, qui fut inspiré à Balzac par des histoires réelles arrivées à certains soldats de Napoléon, car il aurait pris comme modèle principal le grand cavalier Jean d'Hautpoul, mort de ses blessures à Eylau, et se serait servi aussi de l'histoire d'Alphonse Henri d'Hautpoul, qui fut laissé pour mort à la bataille des Arapiles, en Espagne, en 1812.

C'est une histoire de revenant d'entre les morts, de messager des ténèbres ; une histoire de résurrection toute en douleur, où on retrouve le vieil archétype du Christ réapparaissant à ses disciples après sa mort.

C'est une histoire d'homme qui a été victime d'un crime, et qui veut se venger en faisant appel à la loi, pour rentrer en possession de son rang, de sa fortune et de sa femme, qui mène le combat de sa vie, dans lequel il perdra car, s'il a pu se déterrer, quitter les morts, se recoudre le crâne, marcher pendant des années, il a bien plus de mal à s'authentifier, sa parole n'offrant aucune garantie, et, surtout, il a bien du mal à résister à sa femme et à une société dans laquelle, nécessairement, il introduit le désordre.

C'est une étude psychologique, où l'affrontement entre le mari et l'épouse est une autre variation sur l'éternelle lutte de l'homme contre la femme et de la femme contre l'homme.

C'est encore une histoire militaire et politique où il y a un affrontement public entre le héros militaire de l'Empire et la société de la Restauration.

C'est enfin une tragédie moderne, pleine de violence et de noirceur, qui reprend l'idée intemporelle du passé qui revient dans un présent, où le personnage subit bien la fatalité.

Mais la nouvelle, dont le titre primitif était "*La transaction*", mot désignant un acte juridique par lequel on évite un scandale public, le scandale d'une instruction et d'un procès, est aussi une nouvelle judiciaire dans laquelle, comme souvent chez Balzac, se découvrent des passions cachées, se révèlent des crimes dissimulés, se résout une affaire ténébreuse. Y prend d'ailleurs trop de place l'exposition, qui est le tableau de «*l'étude*» de l'avoué, tandis que le drame est extrêmement bref, sans détails ni commentaires. Ce n'est pas simplement que Balzac n'a pas pu ou voulu établir des proportions plus égales, ce n'est pas non plus qu'il se soit complu dans l'abondance de la préparation

ou la minutie de la mise en place, c'est que tout est dit et fourni à l'avance pour que la lutte soit impitoyable, inflexible, pour qu'elle se limite à la brutalité des faits.

Le meneur du jeu est l'avoué Derville, qui est d'ailleurs à la fois celui de la comtesse et celui de Chabert. D'une part, il montre à celui-ci que la seule voie à suivre est «*la transaction*». D'autre part, dans sa discussion avec la comtesse, qui est un moment de grande intensité dramatique, où se déploie son habileté, il lui fait soudain entrevoir que le danger pour elle ne vient pas tant de Chabert que du comte Ferraud qui est, lui dit-il, «*un adversaire auquel vous ne vous attendez pas*» (p.109) car, comme il veut atteindre la «*pairie*» (p.110), il sera tenté de se débarrasser d'elle pour pouvoir épouser une riche héritière ; aussi lui conseille-t-il aussi de «*transiger*» (p.109). Elle envisage alors de «*spéculer sur la tendresse de son premier mari pour gagner son procès par quelque ruse de femme*» (p.109).

Ensuite, on assiste aux péripéties du combat entre Chabert et la comtesse. D'abord, «*les époux, désunis par un hasard presque surnaturel, partirent des deux points les plus opposés de Paris pour venir se rencontrer dans l'Etude de leur avoué commun*» (p.109). Chabert a alors «*retrouvé son ancienne élégance martiale*» (p.110). Ensuite, à la campagne, dans sa tentative de séduction, la comtesse «*craignait d'avoir effarouché la sauvage pudeur, la probité sévère d'un homme dont le caractère généreux, les vertus primitives lui étaient connus.*» (p.119). Ayant effectivement été séduit, Chabert déclare : «*J'ai résolu de me sacrifier entièrement à votre bonheur*» (p.119). Mais, comme elle lui indique qu'il devrait «*renoncer d'une manière authentique*» (p.119), ce mot met en lumière, pour lui, la noirceur de ses intentions. Or il découvre alors les enfants, «*les touchantes grâces d'un tableau de famille à la campagne*» (p.121), et elle joue sur sa sensibilité, se plaignant : «*Il faudra les quitter ; à qui le jugement les donnera-t-il ? On ne partage pas un cœur de mère, je les veux, moi ! [...] Si l'on me sépare du comte, qu'on me laisse les enfants, et je serai soumise à tout. / Ce fut un mot décisif qui obtint tout le succès qu'elle en avait espéré*» (p.120) ; et, en effet, Chabert s'écrie : «*Je dois rentrer sous terre*» (p.120). Cependant, elle lui fait cette demande : «*Signez que vous n'êtes pas le colonel Chabert, reconnaissiez que vous êtes un imposteur*» (p.120). Et Delbecq, son homme de confiance, présente à Chabert «*un acte conçu en termes si crus*» (p.121) que, en «*honnête homme indigné*» (p.121), il le repousse, et lui «*appliqua la plus belle paire de soufflets qui ait jamais été reçue sur deux joues de procureur*» (p.122).

On peut remarquer que Balzac sut construire et clore sa nouvelle sur un double renoncement : celui de Chabert et aussi celui de Derville, qui préfère se retirer à la campagne, et ne plus avoir à faire avec cette société, lui aussi.

Mais, du point de vue de l'intrigue, cette fin est frustrante : que Derville n'ait eu ni la volonté ni le plaisir de faire tomber cette femme (simplement par une sorte de devoir moral vis-à-vis de Chabert) est assez étrange. Pour Balzac, Derville est envahi par un sentiment qui est assez comparable à celui de Chabert.

* * *

Il faut savoir que la version moderne de la nouvelle ne comporte aucun découpage, mais que, du temps de Balzac, différentes versions parurent où le texte était divisé en chapitres : I - "Scène d'étude" ; II - "La résurrection" ; III - "Les deux visites" ; IV - "La transaction" ; V - "L'hospice de la vieillesse". C'est la raison pour laquelle la chronologie est nettement établie, du fait des indications précises données aux endroits du texte qui avaient été les débuts de chacun des chapitres :

- En mars 1819, Chabert se confie à Derville.
- En juin, Derville persuade Chabert d'accepter une «*transaction*».
- En décembre 1819, Derville se rend chez la comtesse.
- «*Huit jours après*», la comtesse et le colonel Chabert se rencontrent chez Derville.
- La comtesse et Chabert passent trois jours à Groslay.
- «*Six mois après cet événement*», Derville échange une correspondance avec Delbecq où celui-ci prétend que «*l'individu qui disait être le comte Chabert a reconnu avoir indûment pris de fausses qualités*» (p.124).
- En 1822, Derville rencontre au Palais le vagabond Hyacinthe.

- Le dénouement nous est livré dans une scène isolée par une formidable accélération du temps de l'intrigue puisque c'est «en 1840, vers la fin du mois de juin» que Derville passe devant «l'Hospice de la Vieillesse», et aperçoit Chabert.

Balzac est un narrateur objectif, omniscient, qui a le point de vue de Dieu. Mais il peut donner aussi la vision du personnage ; ainsi, la description de l'étude ne vient que lorsque Chabert y entre, et le lecteur la découvre alors comme il la voit.

Intérêt littéraire

On peut étudier, d'une part, la langue de Balzac et son style.

En ce qui concerne la langue, on remarque :

-Les usages anciens :

- Balzac proclame : «La seule épigramme permise à la Misère est d'obliger la Justice et la Bienfaisance à des dénis injustes» (p.68), le mot «épigramme» qui désigne «un petit poème satirique», a ici le sens de «critique», «protestation».

- Derville promet : «Je commencerai les poursuites et les diligences nécessaires.» (p.81), le mot «diligences» étant ici un terme de la langue juridique synonyme d'ailleurs de «poursuites».

- À son propos, Balzac écrit : «il n'était peut-être pas de costume qu'un avoué parût s'émouvoir» (p.87), employant délibérément l'archaïsme «costume» qui signifie «coutume».

- La comtesse «possède trente mille livres de rente [...] et ne veut pas [...] donner deux liards» (p.81), ancienne monnaie française de cuivre, valant le quart d'un sou

- Chabert «courait après son illustration militaire» (p.81), «illustration» ayant alors le sens de «gloire».

- Il habitait chez un «nourrisseur» (p.90), terme qui désignait «celui qui, dans les grandes villes ou dans les faubourgs, nourrit des vaches, des ânesses, à l'étable, pour faire commerce de leur lait» (Littré).

- Il était «abîmé dans un désespoir sans bornes» (p.97) - Il serait allé «s'abîmer dans cette boue de haillons qui foisonne à travers les rues de Paris.» (p.123) : «abîmer» a ici son sens premier : «tomber dans un abîme».

- «La justice militaire [...] décide à la turque» (p.98), c'est-à-dire de façon expéditive, les Turcs ayant la réputation de procéder sans aucun ménagement.

- Des femmes «se font un calus à l'endroit de leur mal» (p.105), c'est-à-dire un cal, un durillon protecteur ; au sens figuré, un «endurcissement du cœur» (Littré).

- Chabert se serait adonné à «quelque industrie» (p.123), le mot ayant ici le sens général d'«activité».

- Dans la propriété de la comtesse, se trouve un «saut de loup» (p.122), c'est-à-dire «un fossé assez large pour n'être pas franchi par un loup, et qu'on creuse au bout des allées d'un parc pour les fermer sans ôter la vue de la campagne» (Littré).

- Derville, se rendant compte de la scélératesse de la comtesse et de Delbecq, s'écrie : «Ils ont volé le baptême» (p.124), expression qui, selon Littré, signifie «voler jusque sur l'autel», «n'avoir rien de sacré».

- Il retrouve Chabert dont la physionomie «déposait d'une noble fierté» (p.125), le mot «déposer» ayant ici le sens de «témoigner», «montrer».

- On trouve le mot «bicêtre» (p.128) qui désigne un pensionnaire de «l'Hospice de la Vieillesse» qui est situé à Bicêtre.

Par contre, on remarque l'apparition dans la langue française du mot «ego» (p.82) que Balzac avait emprunté à Kant, qui désignait l'unité transcendante du «moi».

-La langue juridique :

- Le mot «*chicane*» (p.102, 125) désigne, de façon péjorative, la procédure dont s'occupent les avoués, les avocats, les huissiers et les gens qui aiment intenter, prolonger, des procès.
- L'huissier dresse et signifie des «*exploits*» (p.62), c'est-à-dire des «actes judiciaires permettant d'assigner, de notifier, de saisir».
- L'avoué produit des «*placets*» (p.62), c'est-à-dire des «demandes adressées au tribunal pour obtenir audience.»
- Le «*sous-seing*» (p.112) est un «acte fait entre des particuliers, sans l'intervention d'un officier public» (Littré).
- L'«*acte de notoriété*» (p.112) est un «acte passé devant notaire, et où des témoins suppléent à des preuves par écrit» (Littré).
- Le «*Greffe*» (p.125) est le «bureau où l'on garde les minutes des actes de procédure» (Robert).

-La langue populaire :

- Celle des clercs de l'étude : «ce *chinois-là*» (p.62) - «*cette scélérate de phrase*» (p.63) - «*saquerlotte*» (p.64) - «*Va te faire lanlaire*» (p.66) - «*Ne voilà-t-il pas un fameux crâne?*» (p.68) - «*Chouit ! - Dégommé ! - Puff ! - Oh ! - Ah ! - Bâoun ! - Ah ! le vieux drôle ! - Trinn, la, la, trinn, trinn. - Enfoncé !*» (p.69). Pour eux, Chabert n'est qu'un «*vieux carrick*», du fait de l'ample redingote à plusieurs collets étagés qu'il porte.

- Celle de Chabert : «*excusez du peu !*» (p.76) - «*il m'aimait un peu, le patron !*» (p.76) - «*le fumier humain*» (p.77) - «*faire coffrer un homme*» (p.80) - «*Les femmes croient les gens quand ils farcissent leurs phrases du mot amour. Alors elles trottent, elles vont, elles se mettent en quatre, elles intriguent, elles affirment les faits, elles font le diable pour celui qui leur plaît. Comment aurais-je pu intéresser une femme? j'avais une face de requiem, j'étais vêtu comme un sans-culotte, je ressemblais plus à un Esquimaï qu'à un Français, moi qui jadis passait pour le plus joli des muscadins [«jeune fat, d'une coquetterie ridicule dans sa mise et ses manières»], en 1799 !*» (p.83) - «*La bouche de Boutin se fendit en éclats de rire comme un mortier qui crève*» (p.83) - «*Mille tonnerres ! je serais un joli coco !*» (p.121) - «*Je ne suis plus qu'un pauvre diable nommé Hyacinthe, qui ne demande que sa place au soleil.*» (p.123).

Signalons une phrase incorrecte, que Balzac n'a jamais corrigée : «*Il est de ces sentiments que les femmes devinent malgré le soin avec lequel les hommes mettent à les enfouir*» (p.104) ; il faudrait lire : «*malgré le soin que les hommes mettent à les enfouir*».

* * *

En ce qui concerne le style, on constate que Balzac put passer du simple réalisme à la recherche de l'intensité.

En effet, on trouve de simples descriptions réalistes :

- «*Les portiers sont seuls doués par la nature de carricks usés, huileux et déchiquetés par le bas comme l'est celui de ce vieux bonhomme.*» (p.68).

- «*Le vieux soldat était sec et maigre. Son front, volontairement caché sous les cheveux de sa perruque lisse, lui donnait quelque chose de mystérieux. [...] Le visage pâle, livide, et en lame de couteau, s'il est permis d'employer cette expression vulgaire, semblait mort. Le cou était serré par une mauvaise cravate de soie noire.*» (p.73).

Mais, bien souvent, la recherche de l'intensité est manifeste. Balzac n'a pas manqué de satisfaire son goût parfois maniaque du contraste, de l'amoncellement des détails expressifs ou de la complaisance dans l'horreur, cet expressionnisme outrancier se donnant carrière surtout dans les premières pages du récit de Chabert. Il prodigua les mots «*épouvantable*», «*sublime*», «*drame*».

On peut en juger par cet autre portrait du colonel Chabert au moment de sa rencontre avec Derville : «*L'ombre cachait si bien le corps à partir de la ligne brune que décrivait ce haillon, qu'un homme d'imagination aurait pu prendre cette vieille tête pour quelque silhouette due au hasard, ou pour un*

portrait de Rembrandt, sans cadre. Les bords du chapeau qui couvrait le front du vieillard projetaient un sillon noir sur le haut du visage. Cet effet bizarre, quoique naturel, faisait ressortir, par la brusquerie du contraste, les rides blanches, les sinuosités froides, le sentiment décoloré de cette physionomie cadavéreuse. Enfin l'absence de tout mouvement dans le corps, de toute chaleur dans le regard, s'accordait avec une certaine expression de démence triste, avec les dégradants symptômes par lesquels se caractérise l'idiotisme, pour faire de cette figure je ne sais quoi de funeste qu'aucune parole humaine ne pourrait exprimer. Mais un observateur, et surtout un avoué, aurait trouvé de plus en cet homme foudroyé les signes d'une douleur profonde, les indices d'une misère qui avait dégradé ce visage, comme les gouttes d'eau tombées du ciel sur un beau marbre l'ont à la longue défiguré. Un médecin, un auteur, un magistrat eussent pressenti tout un drame à l'aspect de cette sublime horreur dont le moindre mérite était de ressembler à ces fantaisies que les peintres s'amusent à dessiner au bas de leurs pierres lithographiques en causant avec leurs amis.

En voyant l'avoué, l'inconnu tressaillit par un mouvement convulsif semblable à celui qui échappe aux poètes quand un bruit inattendu vient les détourner d'une féconde rêverie, au milieu du silence et de la nuit. Le vieillard se découvrit promptement et se leva pour saluer le jeune homme ; le cuir qui garnissait l'intérieur de son chapeau étant sans doute fort gras, sa perruque y resta collée sans qu'il s'en aperçût, et laissa voir à nu son crâne horriblement mutilé par une cicatrice transversale qui prenait à l'occiput et venait mourir à l'œil droit, en formant partout une grosse couture saillante. L'enlèvement soudain de cette perruque sale, que le pauvre homme portait pour cacher sa blessure, ne donna nulle envie de rire aux deux gens de loi, tant ce crâne fendu était épouvantable à voir. La première pensée que suggérait l'aspect de cette blessure était celle-ci : - Par là s'est enfui l'intelligence !

- Si ce n'est pas le colonel Chabert, ce doit être un fier troupier ! pensa Boucard.

- Monsieur, lui dit Derville, à qui ai-je l'honneur de parler ?

- Au colonel Chabert.

- Lequel ?

- Celui qui est mort à Eylau, répondit le vieillard.

En entendant cette singulière phrase, le clerc et l'avoué se jetèrent un regard qui signifiait : - C'est un fou ! (p.73-75).

Dans ce texte, Balzac sut faire varier les tons, passa du tragique de cet «homme foudroyé» au comique de la perruque enlevée, évoquée avec une insistance qui va jusqu'au mauvais goût.

On peut remarquer son sens pictural : «L'ombre cachait si bien le corps à partir de la ligne brune que décrivait ce haillon, qu'un homme d'imagination aurait pu prendre cette vieille tête pour quelque silhouette due au hasard, ou pour un portrait de Rembrandt, sans cadre.» (p.73) Lorsqu'il parle de ce cadavre vivant qu'est Chabert, écrivant qu'il montrait «je ne sais quoi de funeste qu'aucune parole humaine ne pourrait exprimer», il reprit l'expression employée par Bossuet dans son "Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre" et dans son "Sermon sur la mort" où il proclama que, dans la tombe, le corps humain devient «un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue».

Balzac recourut aussi à un langage pseudo-médical : «Ses souffrances physiques et morales lui avaient déjà vicié le corps dans quelques-uns des organes les plus importants. Il touchait à l'une de ces maladies pour lesquelles la médecine n'a pas de nom, dont le siège est en quelque sorte mobile comme l'appareil nerveux qui paraît le plus attaqué parmi tous ceux de notre machine, affection qu'il faudrait nommer le "spleen" du malheur» (p.98).

On voit Balzac passer facilement à la solennité des grands jugements sur la société (p.66), sur la misère (p.91), sur le malheur (p.117), sur la justice (p.125).

Dans le dialogue, le romancier prouva qu'il avait le sens de la formule, de la repartie. Chabert se présente de façon habilement dramatique : «Celui qui est mort à Eylau». Puis la conversation des clercs dans la scène de l'étude est d'abord un sketch riche d'expressions populaires. On assiste à un habile échange théâtral quand, Delbecq ayant affirmé que «le vieux cheval s'est cabré», Chabert lui rétorque : «Ajoute que les vieux chevaux savent ruer» (p.122)

La même recherche de l'intensité amena encore Balzac à déployer ailleurs différents effets littéraires :

-Des accumulations :

- «Une chose digne de remarque est l'intrépidité naturelle aux avoués. Soit l'habitude de recevoir un grand nombre de personnes, soit le profond sentiment de la protection que les lois leur accordent, soit la confiance en leur ministère, ils entrent partout sans rien craindre, comme les prêtres et les médecins» (p.75).

- «J'ai été enseveli sous des morts, mais maintenant je suis enterré sous des vivants, sous des actes, sous des faits, sous la société tout entière, qui veut me faire rentrer sous terre.» (p.81).

- «Je suis un enfant d'hôpital, un soldat qui pour patrimoine avait son courage, pour famille tout le monde, pour patrie la France, pour tout protecteur le bon Dieu.» (p.84).

- «La comtesse Ferraud se trouva par hasard avoir fait tout ensemble un mariage d'amour, de fortune et d'ambition» (p.103).

- Le regret qu'a le comte Ferraud d'avoir épousé la comtesse Chabert contient «toutes les injures, tous les crimes, toutes les répudiations en germe» (p.104).

- La comtesse disant à Chabert : «Monsieur», c'était «tout à la fois un reproche, une prière, un pardon, une espérance, un désespoir, une interrogation, une réponse. Ce mot comprenait tout.» (p.115).

- «L'antichambre du Greffe offrait alors un de ces spectacles que malheureusement ni les législateurs, ni les philanthropes, ni les peintres, ni les écrivains ne viennent étudier.» (p.125).

-Des hyperboles :

- «Cette Étude obscure, grasse de poussière, avait donc, comme toutes les autres, quelque chose de repoussant pour les plaideurs, et qui en faisait une des plus hideuses monstruosités parisiennes. Certes, si les sacristies humides où les prières se pèsent et se payent comme des épices, si les magasins des revendeuses où flottent des guenilles qui flétrissent toutes les illusions de la vie en nous montrant où aboutissent nos fêtes, si ces deux cloaques de la poésie n'existaient pas, une Étude d'avoué serait de toutes les boutiques sociales la plus horrible. Mais il en est ainsi de la maison de jeu, du tribunal, du bureau de loterie et du mauvais lieu. Pourquoi? Peut-être dans ces endroits le drame, en se jouant dans l'âme de l'homme, lui rend-il les accessoires indifférents : ce qui expliquerait aussi la simplicité des grands penseurs et des grands ambitieux.» (p.66).

- «Les visages inexorablement insoucients des six clercs» (p.66).

- «De quelque manière que l'on tordît ce client, il serait impossible d'en extraire un centime» (p.67).

- «Les clercs continuèrent à manger, en faisant autant de bruit avec leurs mâchoires que doivent en faire des chevaux au râtelier» (p.68).

- «Une tape à tuer un rhinocéros» (p.69).

- «Ce fut un torrent de cris, de rires et d'exclamations, à la peinture duquel on userait toutes les onomatopées de la langue» (p.69).

- Chabert raconte ce qu'il a vécu, enterré vivant sur le champ de bataille d'Eylau : «J'entendis, ou je crus entendre, je ne veux rien affirmer, des gémissements poussés par le monde de cadavres au milieu duquel je gisais [...] Il y a quelque chose de plus horrible que les cris, un silence que je n'ai jamais retrouvé nulle part, le vrai silence du tombeau. Enfin, en levant les mains, en tâtant les morts, je reconnus un vide entre ma tête et le fumier humain supérieur. [...] Mais je ne sais aujourd'hui comment j'ai pu parvenir à percer la couverture de chair qui mettait une barrière entre la vie et moi. [...] Je fus enfin dégagé par une femme assez hardie ou assez curieuse pour s'approcher de ma tête qui semblait avoir poussé hors de terre comme un champignon. [...] J'étais sorti du ventre de la fosse aussi nu que de celui de ma mère» (p.77-79).

- «Cette pénétrante et indincible éloquence qui est dans le regard, dans le geste, dans le silence même,acheva de convaincre Derville.» (p.81).

- «S'il courait ainsi après son illustration militaire, après sa fortune, après lui-même, peut-être était-ce pour obéir à ce sentiment inexplicable, en germe dans le cœur de tous les hommes, et auquel nous devons les recherches des alchimistes, la passion de la gloire, les découvertes de l'astronomie, de la physique, tout ce qui pousse l'homme à se grandir en se multipliant par les faits ou par les idées.

L’”ego”, dans sa pensée, n’était plus qu’un objet secondaire, de même que la vanité du triomphe ou le plaisir du gain deviennent plus chers au parieur que ne l’est l’objet du pari. Les paroles du jeune avoué furent donc comme un miracle pour cet homme rebuté pendant dix années par sa femme, par la justice, par la création sociale entière. [...] Il est des félicités auxquelles on ne croit plus ; elles arrivent, c’est la foudre, elles consument.» (p.81-82).

- Chabert montre «cette résignation grave et solennelle qui caractérise les hommes éprouvés dans le sang et le feu des champs de bataille» (p.82).

- Rassuré par l'accueil que fait Derville à sa demande, «il sortait une seconde fois de la tombe, il venait de fondre une couche de neige moins soluble que celle qui jadis lui avait glacé la tête, et il aspirait l'air comme s'il quittait un cachot» (p.82-83).

- Derville lui indique qu'il risque de «vieillir dans les chagrins les plus cuisants» (p.95).

- «Le monde social et judiciaire lui pesait sur la poitrine comme un cauchemar» (p.97).

- Derville demande à Chabert : «Vous vous abandonnez à moi comme un homme qui marche à la mort?»

- Balzac décrit de forts états émotionnels : «En ces moments, cœur, fibres, nerfs, physionomie, âme et corps, tout, chaque pore même tressaille. La vie semble ne plus être en nous.» (p.114).

- Chabert, «séduit par les touchantes grâces d'un tableau de famille à la campagne, dans l'ombre et le silence, prit la résolution de rester mort» (p.121), de «rentrer sous terre» (p.120).

- «Après avoir foudroyé ce coquin émérite [Delbecq] par le lumineux regard de l'honnête homme indigné, le colonel s'enfuit emporté par mille sentiments contraires.» (p.121).

- À Delbecq, Chabert «appliqua la plus belle paire de soufflets qui ait jamais été reçue sur deux joues de procureur» (p.122).

- À Chabert, «il lui prit un si grand dégoût de la vie, que s'il avait eu de l'eau près de lui il s'y serait jeté, que s'il avait eu des pistolets il se serait brûlé la cervelle.» (p.122-123).

- De «l'antichambre du Greffe [...] un poète dirait que le jour a honte d'éclairer ce terrible égout par lequel passent tant d'infortunes ! Il n'est pas une seule place où ne se soit assis quelque crime en germe ou consommé ; pas un seul endroit où ne se soit rencontré quelque homme qui, désespéré par la légère flétrissure que la justice avait imprimée à sa première faute, n'ait commencé une existence au bout de laquelle devait se dresser la guillotine, ou détoner le pistolet du suicide.» (p.125)

-Des antithèses :

- Chabert dit de la comtesse : «Elle possède trente mille livres de rente [...] et ne veut pas me donner deux liards [...] Je propose, moi, mendiant, de plaider contre un comte et une comtesse [...] J'ai été enterré sous des morts, mais maintenant je suis enterré sous des vivants, sous des actes, sous des faits, sous la société tout entière» (p.81).

- Pour Balzac, «Il y a souvent de l'enfant dans le vrai soldat, et presque toujours du soldat chez l'enfant, surtout en France.» (p.82).

- Chabert se plaint : «cette femme qui est mienne et qui n'est plus à moi. [...] j'ignore si je l'aime ou si je la déteste ; je la désire et la maudis tour à tour» (p.86).

- Est décrite «une de ces mesures bâties dans les faubourgs de Paris qui ne sont comparables à rien, pas même aux plus chétives habitations de la campagne, dont elles ont la misère sans en avoir la poésie. [...] à Paris la misère ne se grandit que par son horreur.» (p.91).

- Derville voit «la femme du colonel Chabert, riche de ses dépouilles, au sein du luxe, au faîte de la société, tandis que le malheureux vivait chez un pauvre nourrisseur au milieu des bestiaux.» (p.105).

- Un des employés de l'étude juge la comtesse : «Voilà une femme qui peut aller les jours pairs chez le comte Ferraud et les jours impairs chez le comte Chabert» (p.111).

- Retrouvant Chabert à Bicêtre, Derville s'écrie : «Quelle destinée. Sorti de l'hospice des Enfants trouvés, il revient mourir à l'Hospice de la Vieillesse, après avoir, dans l'intervalle, aidé Napoléon à conquérir l'Égypte et l'Europe.» (p.129).

-Des comparaisons :

- Les deux copistes de maître Derville firent «*dans l'Étude le bruit de cent hennetons enfermés par des écoliers dans des cornets de papier*» (p.71).
- Le colonel Chabert «*se mit à regarder modestement autour de lui, comme un chien qui, en se glissant dans une cuisine étrangère, craint d'y recevoir des coups.*» (p.67).
- Il a «*la fausse gaieté d'un homme ruiné qui s'efforce de sourire*» (p.72).
- Il «*était aussi parfaitement immobile que peut l'être une figure en cire de ce cabinet de Curtius* [Philippe Mathé-Curtz (1737-1794), médecin et physicien suisse, qui fut surtout un sculpteur sur cire, dont le cabinet de modèles anatomiques ou de statues à l'effigie des personnalités marquantes du moment connut au XVIIIe siècle un succès immense]» (p.73).
- «*Ses yeux paraissaient couverts d'une taie transparente : vous eussiez dit de la nacre sale dont les reflets bleuâtres chatoyaient à la lueur des bougies*» (p.73).
- Chabert raconte : «*La bête et le cavalier s'étaient donc abattus comme des capucins de cartes* [des cartes pliées en forme de capuchons de moines étaient alignées de façon qu'en touchant la première on faisait tomber l'ensemble]» (p.77).
- «*Le colonel ressemblait à cette dame qui, ayant eu la fièvre durant quinze années, crut avoir changé de maladie le jour où elle fut guérie.*» (p.82).
- «*Nous étions deux débris curieux après avoir roulé sur le globe comme roulement dans l'Océan les cailloux emportés d'un rivage à l'autre par les tempêtes.*» (p.84).
- Quand il rencontre la comtesse chez l'avoué, «*il ne ressemblait pas plus au Chabert en vieux cerrick, qu'un gros sou ne ressemble à une pièce de quarante franc nouvellement frappée.*» (p.110).
- Il paraissait alors «*un de ces hommes héroïques* qui représentent «*la gloire nationale*» «*comme un éclat de glace illuminé par le soleil semble en réfléchir tous les rayons*» (p.110).
- «*Le malheur est une espèce de talisman.*» (p.117).
- La comtesse «*déposa le masque de tranquillité qu'elle conservait devant le comte Chabert, comme une actrice qui, rentrant fatiguée dans sa loge après un cinquième acte pénible, tombe demi-morte et laisse dans la salle une image d'elle-même à laquelle elle ne ressemble plus.*» (p.118).
- Chabert se dit «*usé comme un canon de rebut*» (p.121).
- Se rendant compte du «*piège*» que lui tendaient la comtesse et Delbecq, «*ce mot fut comme une goutte de quelque poison subtil*» (p.122).
- Quand «*Chabert disparut*», «*peut-être, semblable à une pierre lancée dans un gouffre, alla-t-il, de cascade en cascade, s'abîmer dans cette boue de haillons qui foisonne à travers les rues de Paris*» (p.123), image qui est composite et incohérente.
- Derville lui rappelant l'argent qu'il lui devait, «*le vieux soldat rougit comme aurait pu le faire une jeune fille accusée par sa mère d'un amour clandestin.*» (p.126).
- Chabert dit de Rose Chapotel «*qu'il l'avait prise, comme un fiacre, sur la place*» (p.128).
- Elle avait eu alors un «*regard de tigre*» (p.128).

-Des métaphores :

- Deville fouille «*les arsenaux du Code*» (p.72) qui est donc considéré comme contenant des armes.
- Chabert dit de Napoléon vaincu : «*Notre soleil s'est couché, nous avons tous froid maintenant.*» (p.84).
- Au contraire, un des avoués appelle Napoléon «*le monstre qui gouvernait alors la France*» (p.90).
- Le regret de son mariage qu'a le comte Ferraud fait écrire à Balzac : «*Quelle plaie ne devait pas faire ce mot dans le cœur de la comtesse.*» (p.104).
- La comtesse «*fut atteinte d'un cancer moral.*» (p.104). *Derville avait [...] mis le doigt sur la plaie secrète, enfoncé la main dans le cancer qui dévorait madame Ferraud.*» (p.105).
- Balzac constate : «*Il existe à Paris beaucoup de femmes qui, semblables à la comtesse Ferraud, vivent avec un monstre inconnu, ou côtoient un abîme ; elles font un calus à l'endroit de leur mal, et peuvent encore rire et s'amuser.*» (p.104-105).
- Derville, discutant avec la comtesse, «*la tournait et retournait sur le gril*» (p.108).

- Entre Chabert et la comtesse a lieu «*un combat de générosité [ne faudrait-il pas le pluriel?]
d'où le soldat sortit vainqueur.*» (p.121).

- Pour Delbecq, Chabert ayant repoussé sa proposition, «*le vieux cheval s'est cabré.*» Et Chabert lui rétorque : «*Ajoute que les vieux chevaux savent ruer*» (p.122).

- Chabert se rend compte qu'il lui faudrait «*commencer avec cette femme la guerre odieuse [...] entrer dans une vie de procès, se nourrir de fiel, boire chaque matin un calice d'amertume*» (p.122).

- Dans «*l'antichambre du Greffe*», «*ce terrible égout*» (p.125), «*espèce de préface pour les drames de la Morgue ou pour ceux de la place de Grève*» (p.125-126), on découvre des êtres «*vêtus des horribles livrées de la misère*» (p.126).

- À Bicêtre, vivent «*de ces vieux pauvres chenus et cassés qui ont obtenu le bâton de maréchal des mendians*» (p.127).

- Pour Derville qui l'y voit, Chabert «*est tout un poème, ou, comme disent les romantiques, un drame.*» (p.128).

* * *

On est surpris par un rare tableau de la nature : «*La soirée était une de ces soirées magnifiques et calmes dont les secrètes harmonies répandent, au mois de juin, tant de suavité dans les couchers du soleil. L'air était pur et le silence profond, en sorte que l'on pouvait entendre dans le lointain du parc les voix de quelques enfants qui ajoutaient une sorte de mélodie aux sublimités du paysage.*» (p.119).

* * *

La nouvelle “*Le colonel Chabert*” présente des caractéristiques à la fois du réalisme et du romantisme. Balzac y a déployé un style minutieux, coloré et énergique.

Intérêt documentaire

Dans “*Le colonel Chabert*”, Balzac évoqua Paris, peignit le monde de la justice, décrivit la situation historique et sociale de la France du temps, montra l’importance du mariage et, surtout, le rôle de l’argent.

L’évocation de Paris :

Derville rend visite aux deux adversaires.

Il constate que Chabert «*demeurait dans le faubourg Saint-Marceau, rue du Petit-Banquier, chez un vieux maréchal-des-logis de la garde impérial, devenu nourrisseur*» (p.90), dans «*une de ces mesures bâties dans les faubourgs de Paris qui ne sont comparables à rien, pas même aux plus chétives habitations de la campagne, dont elles ont la misère sans en avoir la poésie*» (p.91) ; une mesure qui est construite des «*démolitions qui se font journalement dans Paris*», qui est «*un de ces endroits où se cuisinent les éléments du grand repas que Paris dévore chaque jour*» (p.91).

Puis il se rend chez les Ferraud qui appartiennent à la société aristocratique du faubourg Saint-Germain, leur hôtel se trouvant «*rue de Varennes*» (p.105). Il est reçu par la comtesse «*dans une jolie salle à manger d'hiver, où elle déjeunait en jouant avec un singe attaché par une chaîne à une espèce de petit poteau garni de bâtons en fer. La comtesse était enveloppée dans un élégant peignoir, les boucles de ses cheveux, négligemment rattachés, s'échappaient d'un bonnet qui lui donnait un air mutin. Elle était fraîche et rieuse. L'argent, le vermeil, la nacre, étincelaient sur la table, et il y avait autour d'elle des fleurs curieuses plantées dans de magnifiques vases en porcelaine.*» (p.105). Riche des dépouilles de Chabert, elle vit donc «*au sein du luxe, au faîte de la société*» (p.105).

Ainsi, Balzac a placé ses deux personnages aux deux extrémités de l'espace urbain et de l'espace social.

Le monde de la justice :

Balzac le connaissait bien : son père y appartenait ; il avait lui-même fait des études de droit, avait travaillé dans une étude. C'est pourquoi il se complaît, au début de la nouvelle, qui s'intitulait d'abord “*La transaction*”, et qui est aussi un drame judiciaire, dans la description de l'étude de maître Derville,

description qui, cependant, n'est pas inutile puisqu'elle nous plonge au cœur du théâtre des opérations, et que le texte qui y est dicté fait allusion à une loi de restitution qui rendait aux aristocrates leurs biens non vendus.

Balzac voulait montrer que la société étant, à la suite de la Révolution, devenue juridiquement égalitaire, seul le droit pouvait faire respecter l'ordre et ses deux piliers : la propriété et la famille, assurer le fonctionnement et conditionner le développement de toutes les sphères de l'activité humaine. L'institution juridique était la seule structure permanente qui pouvait fixer la règle du jeu. Pour faire appliquer les lois, les avoués, des officiers ministériels chargés de représenter les parties devant les tribunaux, et d'établir les actes de procédure, jouaient un rôle primordial, Balzac se demandant : «*Les avoués ne sont-ils pas en quelque sorte des hommes d'État chargés des affaires privées?*» (p.101). Derville est «*un homme si bien placé pour connaître le fond des choses, malgré les mensonges sous lesquels la plupart des familles parisiennes cachent leur existence.*» (p.105-106).

Ce partage des secrets permit à Balzac un rapprochement qu'il fit plusieurs fois dans la nouvelle entre les magistrats, les auteurs et les médecins (p.74), entre les avoués, les prêtres et les médecins (p.75 et 129), tandis que «*Derville soupire : "Il existe dans notre société trois hommes, le Prêtre, le Médecin et l'Homme de justice qui ne peuvent pas estimer le monde. Ils ont des robes noires, peut-être parce qu'ils portent le deuil de toutes les vertus, de toutes les illusions. Le plus malheureux des trois est l'avoué. Quand l'homme vient trouver le prêtre, il arrive poussé par le repentir, par le remords, par des croyances qui le rendent intéressant, qui le grandissent, et consolent l'âme du médiateur, dont la tâche ne va pas sans une sorte de jouissance : il purifie, il répare, et réconcilie. Mais, nous autres, avoués, nous voyons se répéter les mêmes sentiments mauvais, rien ne les corrige, nos Études sont des égouts qu'on ne peut pas curer. [...] Toutes les horreurs que les romanciers croient inventer sont toujours au-dessous de la vérité"*» (p.129-130).

Derville, qui connaît «les arsenaux du Code», «creuse ses procès» (p.72). Lui, qui a décidé de défendre Chabert, mais qui est aussi l'avoué de la comtesse, lui indique : «*Vous êtes déjà prise dans le premier piège que vous tends un avoué, et vous croyez pouvoir lutter avec la justice*» (p.107).

Agit aussi, pour défendre les intérêts du comte et de la comtesse Ferraud, «*un ancien avoué ruiné nommé Delbecq, homme plus qu'habile, qui connaissait admirablement les ressources de la chicane*» (p.102) ; devenu «*l'âme damnée de la comtesse*» (p.103), et l'inspirant dans sa lutte contre Chabert, il est de «*ces sortes de gens qui ne s'inquiètent que des secrets dont la découverte est nécessaire à leurs intérêts*» (p.103).

Les avoués doivent faire preuve d'une «*défiance naturelle*» à cause de «*la déplorable expérience que leur donnent de bonne heure les épouvantables drames inconnus auxquels ils assistent*» (p.93) ; ils doivent «*rester calmes quand leurs adversaires ou leurs clients s'emportent*» (p.107) ; ils doivent posséder une «*intrépidité naturelle*» (p.75) pour recevoir tous les secrets des humains.

Ils emploient des «copistes», et des «saute-ruisseau» (p.61-62), jeunes garçons qui font les courses. On constate la désinvolture de ces bureaucrates, leur absence de sens de la responsabilité, d'empathie et de solidarité. On peut remarquer que l'accumulation des dossiers est analogue à celle des corps à Eylau : ce sont deux cimetières.

À la description de l'étude correspond symétriquement, à la fin, celle du Greffe (p.125).

La situation historique et sociale :

La nouvelle montre les changements survenus en France de la Révolution à 1819, qui expliquent le comportement des personnages.

Chabert avait été un fils de la Révolution française qui ne fut pas seulement la prise de la Bastille, le serment du Jeu de paume, les héros de l'An II, le code civil, l'organisation de la France, mais l'entrée de tout un peuple dans un système de rapine, de volonté d'enrichissement, grâce aux biens nationaux. Selon lui, il avait été «*le plus joli des muscadins en 1799*» (p.83), ayant donc participé à cette effervescence de jouissance qui avait succédé à la Terreur. Puis il était devenu un soldat de la Grande Armée (d'où «*son ancienne élégance martiale*» [p.110]) un des «grognards» de Napoléon, heureux de sa vie d'abnégation et de dévouement, fier d'avoir gagné sa légion d'honneur sur les champs de bataille. Il avait même été anobli par Napoléon, nommé comte d'Empire (Balzac commet ici une erreur car il disparut en 1807 alors que la noblesse impériale n'a été instituée qu'en 1808), car

une nouvelle aristocratie s'était constituée par le mérite, contre la naissance. Aussi vit-il dans le souvenir admiratif de Napoléon qui a été pour lui «*un père, un soleil*» (p.84), et il l'imitera «*en tenant une main dans son gilet*» (p.113). D'ailleurs, Balzac partagea cette admiration : il aurait voulu écrire un grand roman napoléonien ; il se contenta de rendre ici un hommage aux «grognaux».

Chabert s'est donc fait lui-même dans la France postrévolutionnaire qui opérait sa mutation, d'un univers de priviléges féodaux et aristocratiques fondés sur le nom, vers un monde neuf, capitaliste et bourgeois dont l'argent sera bientôt l'unique valeur.

Au fil des conquêtes de Napoléon, il a, comme tous les soldats de l'Empire, pillé l'Europe, bâtissant une immense fortune sur les prises de guerre. Cela fait toucher une vérité historique : si le peuple français n'a pas continué la Révolution, c'est qu'il s'est enrichi grâce aux guerres qui ont été l'occasion d'une promotion fantastique pour des gens qui étaient de la classe populaire.

Il a même pu acheter sa femme, indiquant : «*Dans ce temps-là, chacun prenait sa femme où il voulait*» (p.113) - «*il l'avait prise, comme un fiacre, sur la place*» (p.128). En effet, Rose Chapotet était une prostituée du Palais-Royal.

Chabert dit avoir «*passé colonel dans la garde impériale, la veille de la bataille d'Eylau*» (p.94), qui fut remportée le 8 février 1807 contre la Russie, affrontement sur des positions retranchées où comptaient d'abord la puissance du feu de l'artillerie, et les charges de cavalerie brutales et massives. D'ailleurs, dans la nouvelle, la bataille se limite à la brève description de la célèbre charge des quatre-vingt escadrons de cavalerie de Murat (p.75-76), qui aurait forcé l'ennemi à la retraite (mais c'est une erreur car, à Eylau, la cavalerie avait été commandée par Bessières !)

La victoire d'Eylau fut une fausse victoire, une victoire à la Pyrrhus (vingt-cinq mille morts chez les Russes, dix-huit mille chez les Français). On peut d'ailleurs remarquer que le mythe napoléonien s'est constitué non autour des victoires mais autour des défaites, la défaite étant porteuse de sens parce qu'elle oblige à s'interroger, alors que, quand on gagne, on ne le fait pas. Chabert fut alors laissé pour mort, enseveli sous une «*couverte de chair qui mettait une barrière entre la vie et [lui]*» (p.78), ce qui arriva à de nombreuses occasions.

Après la déclaration de la mort de son mari, la comtesse Chabert avait pu épouser le comte Ferraud, qui appartenait à l'ancienne aristocratie, qui «*avait émigré pendant le temps de la Terreur*» (p.101), Napoléon, qui eut des «*idées de fusion*» (p.101) des deux aristocraties, ayant donc été «*heureux du mariage*», tandis qu'elle «*avait été séduite aussi par l'idée d'entrer dans cette société dédaigneuse qui, malgré son abaissement, dominait la cour impériale*» (p.102), «*cette partie du faubourg Saint-Germain qui résista noblement aux séductions de Napoléon*» (p.101) ; ainsi, «*elle allait devenir une "femme comme il faut"*» (p.102). Mais Ferraud, qui était revenu en France sans le sou, qui avait épousé la comtesse Chabert pour sa fortune, en 1808, refusa de servir Napoléon.

Après la défaite de celui-ci à Waterloo, tandis que la France était occupée par des étrangers dont des Russes (Chabert indique : «*J'entrai à Paris en même temps que les Cosaques*» [p.85]), eut lieu le retour de Louis XVIII, le retour à la monarchie d'Ancien Régime. La Restauration tenta de nier la Révolution et l'Empire (il s'agissait d'*«anéantir les gens de l'Empire»* [p.97], de *«fermer l'abîme des révolutions»* [p.102], Napoléon étant appelé *«le monstre qui gouvernait la France»* [p.90]), d'où le malheur de Chabert qui survint pour rappeler ce passé. On rétablit les droits féodaux et les priviléges de l'ancienne noblesse qui était fondée sur le prestige du nom : ainsi, celui du comte Ferraud (on s'étonne que Balzac ne lui ait pas donné un nom à particule, qui aurait été plus manifestement aristocratique !). La Restauration parut «*devoir amener pour la France une ère de prospérité nouvelle*» (p.103), et on constata vite qu'on ne pouvait s'opposer au nouveau monde bourgeois ; que les mœurs avaient changé ; que les valeurs étaient autres. En conséquence, à l'imitation des Anglais, la Restauration se donna des bases constitutionnelles (la Charte), mais instaura une Chambre des Pairs, la «*pairie*» étant cependant non élective et même héréditaire. C'est à cette fonction qu'aspire le comte Ferraud, qui a été nommé conseiller d'État, mais est «*préoccupé par les soins d'une ambition dévorante*» (p.102) ; or, pour devenir pair, il doit constituer un «*majorat*» (bien inaliénable et indivisible attaché à la possession d'un titre de noblesse et transmis avec le titre au fils aîné) ; aussi regrette-t-il son mariage avec la comtesse Chabert qui bloque maintenant son ascension sociale ; un divorce lui permettrait d'envisager un remariage avec la fille d'un pair de France.

C'est autour de la possession de Rose Chapotel qu'entre Chabert et Ferraud, ces deux hommes, qui ne se rencontrent jamais, s'effectue le choc symbolique de deux mondes, que se résume la lutte pour le pouvoir.

Le monde réellement nouveau est représenté par Derville qui, lui, essaie de se donner un nom, qui est le véritable personnage balzacien car le monde que peint Balzac n'appartient pas tant à ceux qui ont une fortune qu'à ceux qui font fortune.

Bientôt, dans la nouvelle, l'Histoire est de moins en moins présente pour laisser place aux relations des personnages.

* * *

La nouvelle montre l'importance du mariage, que Balzac avait étudié, dès 1826, dans sa "Physiologie du mariage". Le mariage, qui est au cœur des mœurs et des lois, était alors particulièrement, du fait des transformations qui se dessinaient, un formidable instrument d'ascension et de conquêtes sociales, l'homme, la femme, le mari, l'épouse, se transformant en biens négociables. Mais, alors que, jusqu'à présent, Balzac s'était penché sur le sort malheureux de la femme dans la société (il signale ici : «*Les souffrances féminines sont inconnues à la plupart des hommes*» [p.117]), avec "*Le colonel Chabert*", il s'intéressa à la défaite du mari qui est dépossédé de ses biens en vertu d'une loi qui, chez lui, ne souffrit pas d'exception, celle qui privilégie la présence d'enfants ; s'il en avait eu, il aurait disposé de moyens légaux pour lutter contre les visées de son épouse ; mais son mariage ne lui en avait pas fourni !

* * *

Balzac tenait surtout à montrer le rôle de l'argent, par lequel, pour lui, se manifeste la solidité du réel, qui est, pour lui, le grand ressort de la vie moderne, l'élément le plus important dans cette société nouvelle où, les valeurs se radicalisant et se simplifiant, il est devenu la matière première, étant comme un personnage présent partout. Derville indique bien l'importance des sommes à mettre en jeu : «*Ne faut-il pas plaider, payer des avocats, lever et solder les jugements, faire marcher des huissiers, et vivre? les frais des instances préparatoires se monteront, à vue de nez, à plus de douze ou quinze mille francs. Je ne les ai pas, moi qui suis écrasé par les intérêts énormes que je paye à celui qui m'a prêté l'argent de ma charge.*» (p.97). Sont mentionnés d'abord les «*trois cents francs*» gagnés au jeu par Derville (p.81) dont il donne la moitié à Chabert. Décidant de s'occuper de l'affaire du revenant, il envisage aussitôt qu'il faudra «*transiger*» (p.87, 96), transiger entre le droit et le fait (p.116). Il propose donc un divorce à l'amiable (p.98). On voit se dérouler la discussion sur le montant exact de la succession Chabert, sur la reconnaissance légale de l'existence de Chabert contre sa renonciation aux prétentions sur la fortune de la comtesse (dont on apprend qu'elle s'emploie à l'augmenter en profitant des «*mouvements de Bourse*» et de «*la hausse des propriétés*» [p.103]), la proposition du paiement par celle-ci d'*«une rente viagère de vingt-quatre mille francs, inscrite sur le grand livre de la dette publique, mais dont le capital [lui] sera dévolu à sa mort»* (p.112), le marchandage autour de cette somme. Ils refusent tous deux, le refus de Chabert étant cependant spirituel car il est dans son droit (pour lui, une fortune et ou une femme mal acquises doivent être restituées à leur propriétaire légitime), tandis que celui de la comtesse est matériel.

Enfin, on assiste au renoncement à l'argent par Chabert à la fin. Il se retire de la société parce qu'il se rend compte que l'intérêt personnel est devenu le mobile des conduites, comme, dans la nouvelle intitulée "Gobseck" (1830), ce vieil usurier l'avait indiqué au jeune Derville en l'initiant aux lois et aux vérités cachées du monde : «*Les convictions et les morales ne sont plus que des mots sans valeur. Reste en nous le seul sentiment vrai que la nature y ait mis : l'instinct de notre conservation. Dans vos sociétés européennes, cet instinct se nomme "intérêt personnel". [...] La vie n'est-elle pas une machine à laquelle l'argent imprime le mouvement ? L'or est le spiritualisme de vos sociétés actuelles.*».

Intérêt psychologique

Balzac se voulut toujours un psychologue, émettant des réflexions de valeur générale, dont celles qu'on trouve ici :

- La comtesse invitant Chabert à monter dans sa voiture, était animée d'«une de ces émotions rares dans la vie, et par lesquelles tout en nous est agité. / En ces moments, cœur, fibres, nerfs, physionomie, âme et corps, tout, chaque pore même tressaille. La vie semble ne plus être en nous ; elle en sort et jaillit, elle se communique comme une contagion, se transmet par le regard, par l'accent de la voix, par le geste, en imposant notre vouloir aux autres.» (p.114-115).
- «Le vrai n'est pas si complet dans son expression, il ne met pas tout en dehors, il laisse voir tout ce qui est au-dedans.» (p.115).
- «Certains hommes ont une âme assez forte pour de tels dévouements, dont la récompense se trouve pour eux dans la certitude d'avoir fait le bonheur d'une personne aimée.» (p.117).
- «Le malheur est une espèce de talisman dont la vertu consiste à corroborer notre constitution primitive : il augmente la défiance et la méchanceté chez certains hommes, comme il accroît la bonté de ceux qui ont un cœur excellent.» (p.117).
- «Les souffrances féminines sont inconnues à la plupart des hommes» (p.117).
- La comtesse montrait «cette impénétrable physionomie que savent prendre les femmes déterminées à tout [...] la profonde perspicacité que donne une haute scélérité ou le féroce égoïsme du monde» (p.123).

Mais Balzac est surtout un remarquable créateur de personnages, d'abord par leur nombre (on en trouve deux mille fictifs dans l'ensemble de 'La comédie humaine' !) puis par le retour de cinq cents d'entre eux qui donnent à l'ensemble sa puissante unité (si l'on n'y retrouve plus le colonel Chabert [excepté un rappel dans 'La rabouilleuse', où Philippe Bridau évoque sa charge glorieuse à la bataille d'Eylau], en revanche, nombre de protagonistes de la nouvelle ont un rôle dans les œuvres suivantes ou précédentes, en particulier les gens de robe dont fait partie maître Derville), enfin par leur qualité humaine.

Étudions les personnages de la nouvelle selon un ordre progressif :

* * *

Derville :

Petit homme vêtu de noir, arachnéen et mystérieux, qui ne «travaille sérieusement qu'à minuit» (p.67), il est l'insoudable égoutier qui répertorie dans son étude les nauséabondes affaires des humains, l'archéologue de la nature humaine, l'obscur voyeur dont on peut présumer l'impitoyable lucidité, le réceptacle des secrets du monde. «Malgré sa jeunesse, il passait pour être une des plus fortes têtes du Palais» (p.72). Accumulant les expériences, en faisant une de plus en prenant en mains l'affaire Chabert, il observe tout avec un sourire énigmatique, car il est devenu blindé par la cruauté de la vie. Se faisant l'intermédiaire qui négocie avec le revenant, le soutenant dans son combat avec la comtesse, il se fait aussi l'arbitre, le trublion, le témoin. Mais il est ambigu, d'autant plus qu'il est aussi l'avoué de la comtesse, et que cela explique son insistance à éviter un procès, et à proposer une «transaction». Ses raisons d'agir sont très obscures, procèdent d'une sorte de jouissance intérieure, pas d'un intérêt cartésien :

-Est-il miséricordieux quand il accepte de défendre Chabert ou n'est-il pas cynique (il ne consacre de l'argent à sa résurrection que parce qu'il a gagné «trois cents francs au jeu» (p.81), laissant donc entendre : si je n'avais pas gagné, je n'aurais peut-être rien fait pour vous)? Il apparaît décidément cynique et même machiavélique quand il déclare : «On ne doit jamais manquer sa femme quand on veut la tuer» (p.114)?

-Venge-t-il Chabert en s'instituant en justicier ou s'amuse-t-il à punir la comtesse?

-A-t-il envie de commettre une bassesse lui aussi, ou n'est-il pas écœuré des bassesses dont son métier l'a rendu témoin, lui, qui dit à la fin qu'il a «vu les sentiments les plus méprisables, toutes les

horreurs du monde qui [lui] fait horreur. Et qui, à cause de cet écœurement, prend sa retraite, étant donc envahi par un sentiment qui est assez comparable à celui de Chabert.

On peut l'identifier à Balzac : il tient des fiches ; il est un observateur des horreurs de la société qu'il décrit pour en tirer une leçon. Celle-ci est que, au lieu de chercher à y faire fortune comme tout le monde, il faut s'en retirer. Du point de vue de l'intrigue, cette fin est frustrante, car, par une sorte de simple devoir moral à l'égard de Chabert, il aurait dû s'employer à faire tomber la comtesse.

Il fut un avoué important dans "*La comédie humaine*" : on le retrouve dans "*Une ténébreuse affaire*", où il succède à maître Bordin ; il acquiert dans "*Gobseck*" une grande réputation par la manière dont il rétablit la fortune de la vicomtesse de Grandlieu ; il est l'avoué du père Goriot ; il est l'exécuteur testamentaire de Jean-Esther van Gobseck pour sa nièce, Esther Gobseck, dans "*Splendeurs et misères des courtisanes*".

* * *

Cependant, sont bien plus intéressants les deux ex-époux :

La comtesse Ferraud :

Balzac s'est consacré à des «études de femmes» où, habituellement, dans tout un roman, il fait leur éloge. Mais, dans cette nouvelle, il crée une femme tout à fait ambiguë, qui est à double face, et qui évolue. On ne sait jamais si elle est du côté du bien ou du côté du mal. Elle est à la fois très volontaire et profondément vulnérable, parce que prise dans les contradictions de la vie. Aussi peut-on faire son procès : un réquisitoire et un plaidoyer.

Tentons d'abord un plaidoyer :

On peut justifier la conduite de cette femme à qui Balzac attribue bien les qualités de l'éternel féminin : «*le tact et la finesse dont sont plus ou moins douées toutes les femmes*» (p.102). On peut penser que, si Rose Chapotel se livrait à la prostitution, ce fut certainement parce qu'elle y avait été contrainte. Puis, devenue la femme de Chabert, elle s'assura une position sociale grâce au nom qu'il lui permettait de porter, étant anoblie par l'anoblissement du colonel ; mais elle n'existe qu'à travers lui, se trouvant soumise à une nouvelle contrainte, car il n'est pas sûr qu'elle ait connu l'amour avec lui. Comme il disparut, qu'il fut donné pour mort, elle se trouva soudain de nouveau dans une situation incertaine, et, se remariant en toute bonne foi (un autre titre donné à la nouvelle fut "*La comtesse à deux maris*"), elle a pu vouloir absolument chercher à survivre en s'unissant à un autre homme. Au retour de son premier mari qui réclamait le respect de ses droits, la comtesse, devenue une figure en vue du faubourg Saint-Germain, ne put qu'être offusquée par ce revenant farouche, et se sentir d'autant plus menacée que son second mari pouvait vouloir la quitter, en profitant de cette occasion de la répudier et de se remarier afin d'accéder à la «*pairie*». D'où le «*cancer moral*» qui l'atteint (p.104). Lorsqu'elle se sent perdue devant Chabert, quand les masques tombent, elle l'affronte avec une lucidité, une vérité et un courage qui renvoient étrangement à son attitude à lui vis-à-vis d'elle. Surtout, elle est une jeune mère qui se soucie de préserver l'avenir de ses enfants, et c'est l'argument suprême dont elle se sert contre Chabert, pour justifier son attitude face à lui qui, d'ailleurs, ne manque pas de flétrir.

On peut donc voir en elle une victime innocente, jusqu'à ce que la découverte, par Chabert et par le lecteur, du complot qu'elle a ourdi avec Delbecq, la découverte de sa duplicité, permet de...

Dresser un réquisitoire contre celle dont il est dit qu'*«elle n'a pas de cœur*» (p.113).

N'est-elle pas tout à fait fautive, cette femme d'un colonel de la Grande Armée et comte d'Empire, qui savait qu'il était encore vivant, mais qui, Napoléon étant déchu, le régime politique ayant changé, entra dans le cortège des vainqueurs, préféra se remarier avec un aristocrate, profita de la Restauration, ce qui fit que «*encore jeune et belle, madame Ferraud joua le rôle d'une femme à la mode, et vécut dans l'atmosphère de la cour*» (p.103).

Mais elle ne se contenta pas de cette parade. En effet, animée d'un monstrueux égoïsme qui lui fait éviter les passions pour demeurer maîtresse d'elle-même, pour assurer son pouvoir et son triomphe, choisissant ses relations une stricte rationalité économique, ne leur reconnaissant qu'une valeur

d'échange et non d'usage, animée surtout de «*cette soif d'or dont sont atteintes la plupart des Parisiennes*» (p.103), elle s'employa à profiter des «*mouvements de Bourse*» et de «*la hausse des propriétés*» pour tripler ses capitaux «*avec d'autant plus de facilité que tous les moyens lui avaient paru bons afin de rendre promptement sa fortune énorme*» (p.103).

Cela ne l'empêche pas de se montrer fort avaricieuse, en pensant «*gagner son procès par quelque ruse de femme*» (p.109), en refusant de verser à Chabert «*une rente viagère de vingt-quatre mille francs*» (p.112), en se faisant même menaçante car elle veut l'*«anéantir socialement»* (p.118), est prête à le «*mettre à Charenton*» [asile de fous près de Paris] (p.122).

C'est avec un instinct véritablement animal qu'elle sent le danger que lui font courir le retour inopiné de Chabert et l'ambition du comte Ferraud. Comme Derville la lui signale, il provoque cette réaction : «*La comtesse rougit, pâlit, se cacha la figure dans ses mains. Puis, elle secoua sa honte, et reprit avec le sang-froid naturel à ces sortes de femmes*» (p.107).

Elle montre une sorte d'habileté juridique, déclarant à Chabert : «*Si je suis à vous en droit, je ne vous appartiens plus en fait.*» (p.116). Elle se fait cauteleuse : «*En cette singulière position, une voix secrète me dit d'espérer en votre bonté qui m'est si connue.*» (p.116). Elle cherche à «*l'accoutumer à l'idée de restreindre son bonheur aux seules jouissances que goûte un père près d'une fille chérie.*» (p.117).

Ensuite, en séductrice cynique «*toujours ravissante*» (p.82), qui sait bien que le bras de fer engagé avec son mari est aussi une lutte sexuelle, qui croit pouvoir ne rien débourser en spéculant sur sa tendresse, afin de l'amener à renoncer à ses droits, «*pendant trois jours*», elle prétend «*se faire pardonner les malheurs que, suivant ses aveux, elle avait innocemment causés*» (p.118). Elle redevient courtisane, sait «*être comédienne*», étant capable de «*jeter tant d'éloquence, tant de sentiment dans un mot*» (p.115). En effet, elle joue une ignoble comédie sentimentale en faisant «*revivre l'amour sans exciter aucun désir*» (p.117), en multipliant les caresses enjôleuses et les artifices de grâce de Rose Chapotel, tout en gardant un «*masque de tranquillité*» (p.118). On assiste à la prise en main d'un homme par une méchante femme.

Elle se sert encore d'une autre arme, imparable celle-ci, en exploitant le pathétisme de sa situation de mère. Montrant à Chabert ses enfants, elle s'écrie : «*Il faudra les quitter ; à qui le jugement les donnera-t-il ? On ne partage pas un cœur de mère, je les veux, moi ! [...] Si l'on me sépare du comte, qu'on me laisse les enfants, et je serai soumise à tout. / Ce fut un mot décisif qui obtint tout le succès qu'elle en avait espéré*» (p.120).

Enfin, nouveau Tartuffe et Tartuffe féminin, elle devient «*un peu trop dévote*» à la fin de sa vie (p.128).

Elle est donc une redoutable aventurière qui, pour garantir le succès de son ascension sociale, se bat par tous les moyens que lui donnent la loi et la rouerie de son âme tortueuse, qui se défend toutes griffes dehors. On ne peut s'empêcher de penser qu'elle était en marche, sur le sentier de la guerre, depuis ses déambulations de péripatéticienne au Palais-Royal !

On peut considérer qu'elle, qui vainc parce qu'elle n'aime pas, est une de ces femmes fatales qui viennent, chez Balzac, briser l'image de l'homme vainqueur qu'exaltait l'Empire. Une telle figure suscite le fantasme de la femme castratrice, destructrice de l'homme, dont le désir s'use et se brise contre la monstruosité de l'égoïsme féminin triomphant.

Chabert :

Ni absolument une victime, ni absolument un saint, il est, lui aussi, un personnage riche et ambigu, qu'on peut voir de deux angles différents.

On peut voir un être inquiétant en cet enfant trouvé, donc sans identité, qui n'a jamais été réellement enfant. Quand il pense à son passé, comme il est devenu militaire, il ne voit que des soldats, une charge de cavalerie, et les combats, ou bien les richesses de ses trésors de guerre.

Quand il réapparaît à Paris, il est un mort-vivant encombrant, effrayant par son allure. Lui qui avait été «*le plus joli des muscadins*» de la société parisienne est un vieillard prématuré, meurtri, hideux, sans cheveux, ni dents, ni sourcils.

Surtout, il est psychiquement faible. Ne pouvant retrouver sa place dans le présent, et ne pouvant renoncer à son passé, «*cœur écrasé*» dont l'élan passionnel a été brisé, «*pris d'une maladie, le dégoût de l'humanité, de la vie*» (p.12,127), d'une «*affection qu'il faudrait nommer le spleen du malheur*» (p.98), il manque de volonté. La société ne veut plus de lui, et le réduit à un rôle d'idiot. Il appartient à l'armée des vaincus, des agneaux sacrifiés, et pénètre chez Derville avec des airs de chien battu. Après l'évanouissement de ses espérances, une grande langueur s'est emparée de lui. S'il jouissait d'une puissance psychique, elle est devenue monomanie, et a détruit son âme. En effet, si, sorti de son ensevelissement, il se sentit alors comme un nouveau-né, il reste désormais soumis à ce fantasme : «*J'ai été enseveli sous des morts, mais maintenant je suis enterré sous des vivants, sous des actes, sous des faits, sous la société tout entière, qui veut me faire rentrer sous terre.*» (p.81) ; et, à la fin, il va «*rentrer sous terre*» (p.120). Son renoncement manifeste la prééminence de l'instinct de mort sur l'instinct de vie. Il demande à Derville : «*Suis-je mort ou suis-je vivant?*» (p.87) parce qu'il n'appartient ni à la communauté des morts ni à celle des vivants ; il a épousé ses possibilités de résurrection : «*Je ne suis plus un homme !*» (p.128). Il est un enfant-vieillard nourri par les autres, infantilisé par Derville sur lequel il reporte son besoin d'une figure masculine forte : «*Après l'Empereur, vous êtes l'homme auquel je devrai le plus*» (p.88) ; il s'abandonne à lui «*comme un homme qui marche à la mort*» (p.98).

Sorte de don Quichotte, il mène une quête désespérée, essayant de retrouver un nom auquel il a donné du prestige en devenant le colonel Chabert puis le comte Chabert, réclamant ses sous, ses titres, sa femme. Or il ignore s'il l'aime ou s'il la déteste. Ses velléités de vengeance alternent avec des accès de tendresse un peu séniles, ses révoltes avec d'inexplicables faiblesses. Quand, sortant du cabinet où il assistait secrètement à l'entretien de Derville et de la comtesse, il crie : «*Je vous veux maintenant vous*» (p.113), il pousse bien le cri d'un homme affamé, à qui la chasteté a été longtemps imposée, qui lâche l'expression folle d'un désir qui jaillit brutalement chez un mâle qui, en fait de femmes, connaît celles qu'il a pu violer pendant les guerres ou celles qu'il s'est offertes avec son argent (dont Rosine Chapotel) car il a bien pu être un pilier de bordel, dans la vie duquel l'amour n'a jamais joué un rôle. D'ailleurs, quand Derville lui demande ce qu'il fait de l'argent qu'il lui donne, il répond ironiquement : «*Comme ce Chabert est un troupier, je ne vois que trois issues : le jeu, le vin et les femmes.*»

D'autre part, quand il a exigé sa femme, il a ajouté : «*et votre fortune*» (p.113), se montrant donc d'abord aussi avide qu'elle.

On est, au contraire, amené à voir en Chabert un héros positif en constatant que cet homme simple et loyal, franc et rude, au caractère taillé à la hache, auquel la comtesse reconnaît ces qualités : «*la sauvage pudeur, la probité sévère d'un homme [...] le caractère généreux, les vertus primitives*» (p.119), possède l'énergie des grands héros balzaciens, tout en ayant cependant «*reçu un coup mortel dans cette puissance particulière à l'homme et que l'on nomme la "volonté"*» (p.98), car, victime d'une destinée malheureuse, il la surmonte, et atteint même la sagesse.

Cet enfant trouvé, qui n'eut jamais de famille, s'est trouvé une espèce de famille de remplacement dans l'armée impériale (avec l'Empereur comme père : «*Je me trompe ! j'avais un père, L'Empereur ! Ah ! s'il était debout, le cher homme !*» (p.84)). Soldat courageux, il accéda à la gloire en tant que compagnon de Napoléon, de grand officier de la Légion d'honneur, de colonel et de comte de l'Empire. Il participa à la construction de la nouvelle société. Enfin, il devint un martyr.

Ayant perdu une identité, dont il fait une revendication d'autant plus légitime qu'il est un héros de la nation, il sut renaître par ses propres forces, rentrer chez lui à la façon de l'Ulysse de Joachim du Bellay, qui «*plein d'usage et de raison*» revint «*vivre entre ses parents le reste de son âge*», avec des souvenirs intacts, précis, arrêtés, en tenant, sur les choses de la vie, des vues rigoureuses.

Surtout, il est animé de «*ce sentiment inexplicable, en germe dans le cœur de tous les hommes, et auquel nous devons les recherches des alchimistes, la passion de la gloire, les découvertes de l'astronomie, de la physique, tout ce qui pousse l'homme à se grandir en se multipliant par les faits ou par les idées. L'ego dans sa pensée n'était plus qu'un objet secondaire, de même que la vanité du triomphe ou le plaisir du gain deviennent plus chers au parieur que ne l'est l'objet du pari.*» (p.81-82).

On peut aussi lui trouver de belles qualités morales. En effet, il aurait pu épouser Rose Chapotel par amour ; il aurait pu être un bon mari ; il pourrait l'aimer de nouveau, sans même attendre d'amour en retour ; d'ailleurs, il lui dit : «*Rosine, [...] je n'ai plus aucun ressentiment contre toi. Nous oublierons tout [...] Je ne suis pas assez peu délicat pour exiger les semblants de l'amour chez une femme qui n'aime plus.*» (p.116). Et Balzac commenta : «*Certains hommes ont une âme assez forte pour de tels dévouements, dont la récompense se trouve pour eux dans la certitude d'avoir fait le bonheur d'une personne aimée.*» (p.117). À Derville, il demande : «*Mais que peuvent les malheureux? Ils aiment, voilà tout.*» (p.126). Quand il regarde les enfants de la comtesse, alors que c'est peut-être la première fois que son regard s'attarde sur des enfants, il est ému, et c'est à cause d'eux qu'il renonce à sa poursuite. Faisant preuve de dévouement (p.117), il se sacrifie (p.119) dans un «*combat de générosité dont le soldat sortit vainqueur*» (p.121).

Mais il découvre alors le complot que la comtesse a ourdi avec toute sa duplicité. Écœuré, se rendant compte qu'il faudrait continuer à mener contre elle «*la guerre odieuse dont lui avait parlé Derville, entrer dans une vie de procès, se nourrir de fiel, boire chaque matin un calice d'amertume*» (p.122), il lui assène ces mots : «*Je ne vous maudis pas, je vous méprise. [...] Je ne veux rien de vous [...] Je ne suis plus qu'un pauvre diable nommé Hyacinthe, qui ne demande que ma place au soleil.*» (p.123). Son mépris est magistral, souverain.

Constatant que le monde appartient aux plus forts, aux plus adroits, aux moins scrupuleux, il refuse le combat ; il préfère se retirer, s'effacer, renoncer à tout, plutôt que de se fondre dans une société superficielle et infernale dont il n'accepte pas les conditions parce que les sentiments y cèdent le pas aux rapports de force, et que, de toute façon, elle le proscrit et le chasse. Il a vu toute l'absurdité et l'horreur de la comédie sociale qu'il dénonce par son martyr volontaire. Il quitte la société pour rester dans une forme de pureté.

Derville le retrouve au moment où l'on condamne «*comme vagabond le nommé Hyacinthe*», dont la physionomie, «*malgré ses haillons, [...] déposait d'une noble fierté. Son regard avait une expression de stoïcisme qu'un magistrat n'aurait pas dû méconnaître.*» (p.124-125). Affirmant : «*Il vaut mieux avoir du luxe dans ses sentiments que sur ses habits*» (p.127), le vieil homme fait alors part à l'avoué de son «*mépris pour cette vie extérieure à laquelle tiennent la plupart des hommes*» (p.126-127), de son «*dégoût de l'humanité*» (p.127).

Derville vient encore le voir à l'hospice où, s'il est, selon un autre pensionnaire, «*un vieux malin plein de philosophie et d'imagination*» (p.129), il a renoncé à la communication avec les humains. S'«*il s'amuse à tracer des raies sur le sable, à décrire en l'air avec sa canne une arabesque imaginaire*» (p.128), on peut comprendre qu'elle traduit son abandon à l'allure serpentine de la vie, aux ondulations bizarres de la destinée. Humblement, il refuse son nom : «*Pas Chabert ! pas Chabert !*» (p.128), mais revendique «*le numéro 164, septième salle*» (p.128), dissociant donc sa personne (le pensionnaire de l'hospice) de son personnage (le héros militaire), préfigurant la déshumanisation des sociétés modernes, l'aliénation profonde de l'être, qui seront des thèmes de la littérature du XXe siècle.

Chabert n'est-il pas alors libre d'esprit? Retiré au-delà des mesquineries humaines, n'a-t-il pas atteint la sagesse par la perte et l'abdication de soi? N'est-il pas devenu le vrai gagnant?

* * *

“Le colonel Chabert” présente un grand intérêt psychologique parce que ses personnages sont complexes, mobiles, du fait des masques successifs qu'ils portent, y étant obligés ou s'y complaisant car règnent le leurre, le faux-semblant et le non-dit, une ambiguïté souterraine ou volontairement affichée, d'où la cruauté des rapports entre eux.

Une de fois de plus, on ne peut qu'admirer l'acuité des analyses du cœur humain menées par Balzac.

Intérêt philosophique

Balzac, qui était très manichéen à ses débuts, ne voulait guère, dans "Le colonel Chabert", que fustiger la cupidité des femmes. Mais c'est la marque des grandes œuvres que de proposer, à partir d'une histoire simple, des avenues que l'auteur n'a pas eu le temps de parcourir.

Aussi cette histoire de revenant qui se heurte à la société, permet plusieurs réflexions générales :

Une réflexion sur les rapports entre hommes et femmes :

Balzac mêlant, dans ce qui fut pour lui une autre étude de femme, les éloges («*Il est de ces sentiments que les femmes devinent malgré le soin avec lequel les hommes mettent à les enfouir*» [p.104]) et les critiques («*Une jolie femme ne voudra jamais reconnaître son mari, ni même son amant dans un homme en vieux carrick, en perruque de chiendent et en bottes percées.*» [p.105]), on assiste à l'éternelle guerre des sexes. Mais, ici, si l'on retrouve le thème traditionnel de l'injustice de la condition de la femme qui ne vit que dans l'ombre de son époux, on la voit aussi qui profite indûment du prestige et de la fortune qu'il peut avoir conquis, et qui détruit même l'image du mâle triomphant que le temps de guerre avait exaltée. Et on constate que la lutte sociale passe aussi par la domination sexuelle, que la sexualité est une forme de pouvoir.

Une réflexion sur les rapports entre l'individu et la société :

Ce qui définit l'individu, c'est d'abord son identité. La lui refuser, c'est le réduire à l'insignifiance, alors qu'il tient à vivre dans une société qui se montre indifférente et même hostile, cruelle, à son égard, l'oubliant rapidement, bafouant les normes de la respectabilité. C'est que, comme, nécessairement, l'être que le destin a écarté de la société y apporte, en y revenant, le désordre, qu'il vient troubler l'ordre établi, elle tend à affirmer qu'il n'existe pas, pouvant alors se donner relativement bonne conscience puisqu'elle a la responsabilité de la gestion du quotidien.

Elle fait alors peser la justice sur celui qu'elle qualifie de contrevenant. Or, constata Balzac, «*dès qu'un homme tombe entre les mains de la justice, il n'est plus qu'un être moral, une question de Droit ou de Fait, comme aux yeux des statisticiens il devient un chiffre.*» (p.125). Il constata encore que, devant l'injustice de la justice, «*la seule épigramme permise à la Misère est d'obliger la Justice et la Bienfaisance à des dénis injustes*», ajoutant cependant aussitôt, en conservateur défenseur de la religion consolatrice, que «*quand les malheureux ont convaincu la société de mensonge, ils se rejettent plus vivement dans le sein de Dieu.*» (p.68).

Une réflexion sur l'être et l'avoir :

Le conflit entre la comtesse et Chabert est aussi celui entre l'être et l'avoir, entre la passion de la possession qu'elle incarne, et la sagesse du renoncement à l'avoir pour préférer l'être qu'il montre finalement. Ils représentent l'opposition entre ceux qui basent leur vie sur du matériel superflu, et ceux pour qui ne compte que l'essentiel, la préservation de leur intégrité, la pureté de leur conscience.

Avec Chabert se manifeste le paradoxe de la réussite dans l'échec, dans la défaite.

Destinée de l'œuvre

La première version du "Colonel Chabert", sous le titre "La transaction", parut, en feuilleton, en février et mars 1832, dans la revue "L'artiste" ; dans ce texte, qui était, en particulier, dépourvu de la longue analyse psychologique de la page 98, le personnage était très sommaire.

Une autre version, où Balzac élimina purement et simplement des hyperboles usées, parut en volume, en 1835, sous le titre "La comtesse à deux maris".

Le texte fut de nouveau publié en feuilleton dans le supplément littéraire du "Constitutionnel" en 1847. La nouvelle entra dans les "Scènes de la vie privée" de "La comédie humaine".

Elle fut adaptée :

Au théâtre :

-En 1832, dans "*Chabert, histoire contemporaine en deux actes, mêlée de chants*", de Jacques Arago et Louis Lurine, pièce créée le 2 juillet 1832 au "Théâtre du Vaudeville", à Paris.

-En 1852, dans "*Le colonel Chabert, ou La femme à deux maris*", drame en cinq actes de Paul Faulquemont et Adolphe Favre, représenté à Paris, au "Théâtre Beaumarchais".

À la télévision :

-En 1978, dans "*Le colonel Chabert (d'Honoré de Balzac)*", réalisation de Pierre Sabbagh, pour l'émission "Au théâtre ce soir".

-En 1998, dans l'émission "*Bal chez Balzac*", création de Pierrette Dupoyet au Festival d'Avignon.

Au cinéma :

-En 1911, dans "*Le colonel Chabert*", film français d'André Calmettes et Henri Pouctal.

-En 1920, dans "*Il colonnello Chabert*", film italien de Carmine Gallone.

-En 1932, dans "*Mensch ohne Namen*" ("*L'homme sans nom*"), film allemand de Gustav Ucicky.

-En 1943, dans "*Le colonel Chabert*", film français de René Le Hénaff.

-En 1994, dans

"Le colonel Chabert", film français d'Yves Angelo

Le scénario de Jean Cosmos et d'Yves Angelo fut, en fait, une adaptation présentant d'importantes modifications.

Au début, on parcourt le champ de bataille d'Eylau, ce qui fait apparaître que cette victoire fut une fausse victoire, une victoire à la Pyrrhus (vingt-cinq mille morts chez les Russes, dix-huit mille chez les Français).

Puis on voit Derville, interprété par Fabrice Lucchini (sa minceur, son agilité physique et mentale, sa volubilité, son accent pointu, conviennent bien pour le personnage), qui critique la société, et dénonce la comtesse à son mari qui la sacrifie à son ambition. Ainsi, dans le film, existe vraiment le comte Ferraud, interprété par André Dussolier (sa gravité et sa touche nasillarde rendent crédible le personnage), homme charmant mais ambitieux, dont on voit sa conversation avec un ministre, qui lui fait miroiter la possibilité d'accéder à la pairie (lui offrant donc la tentation de répudier sa femme pour en épouser une autre), puis sa conversation avec la comtesse, qui lui refuse l'argent dont il a besoin pour assurer son majorat, et l'oblige ainsi à envisager de la répudier ; il est susceptible de la quitter mais n'a pas le courage de le faire.

Ainsi, le drame vécu par la comtesse Ferraud, jouée par Fanny Ardant (grâce au timbre grave de sa voix, elle donna au personnage plus d'intériorité, de vérité ; fit d'elle une héroïne romantique), est beaucoup plus affirmé : à l'arrivée de son premier mari, elle se retrouve dos au mur, acculée par son premier mari qui veut retrouver ses droits, et par son second mari qui veut assouvir son ambition. À sa première apparition ou quand elle porte sa robe jaune, on la fait ressembler à Joséphine de Beauharnais à laquelle elle est identifiée et dont le passé aussi fut assez chahuté. Au passage, est montrée aussi son avidité : elle a d'ailleurs tout de suite parlé d'argent ; elle est aussi dure avec le comte qu'elle le sera avec Chabert. Elle est donc d'emblée «*la femme sans cœur*». Mais elle accède à une espèce d'intériorité, de vérité. Elle ne semble pas, comme dans la nouvelle, avoir vraiment provoqué la rencontre avec les enfants, et joué la mère prête à se sacrifier pour eux. Le film s'avère donc plus nuancé dans le portrait de la comtesse.

Chabert, incarné par Gérard Depardieu, est, lui aussi, plus nuancé. Il prend au fur et à mesure du déroulement une dimension onirique. Mais il est d'abord très exigeant sexuellement, le scénario ayant même repris une version primitive du texte de Balzac quand, lors de la transaction, il «*veut madame pendant deux jours, pris l'un au commencement du mois et l'autre au milieu du mois, et que, dans chaque mois de l'année, tous ses droits d'époux soient reconnus par vous*».

Un moment, le film pourrait pivoter : Chabert et son ex-épouse auraient pu tomber dans les bras l'un de l'autre pour se rebiffer ensemble contre les gens qui s'étaient, d'une certaine manière, coalisés pour les détruire.

Rien n'aurait été impossible. On le constate dans différentes scènes : celle du dîner entre eux, qui n'existe pas aussi nettement chez Balzac, où il est cynique et dominateur vis-à-vis d'elle ; la scène d'orgie XVIII^e siècle ; la séquence capitale dans la chambre où on le voit se diriger vers la porte, où on se dit qu'il va la rejoindre ; mais où, finalement, au lieu de l'ouvrir, il la verrouille, pour s'empêcher lui-même de sortir ou, au contraire, empêcher la comtesse de le rejoindre : qui peut le dire ? On en revient toujours au mystère et à l'ambiguïté des intentions du cœur.

Surtout, dans le film, au lieu de devenir fou, schizophrène, de tomber dans une espèce d'animalité, d'être condamné pour vagabondage, Chabert se spiritualise, s'élève : à la fin, il est un véritable Alceste, le misanthrope de Molière, qui quitte Paris, qui renonce à tout et, en particulier, à l'argent : «*Je n'en veux plus, je vous méprise, je retourne là d'où je viens, c'est-à-dire chez les morts et, désormais, je suis hors d'atteinte.*» Il fait preuve de sagesse.

La modification la plus hardie du scénariste est l'ajout de la vengeance de Derville contre la comtesse. Dès le début du film, il a décrit la corruption de la société ; ainsi, la cruauté de la vie l'a rendu plus cynique et aussi plus ambigu. À la fin, par son intervention judiciaire, la comtesse, qui a détruit Chabert, est elle-même détruite, sacrifiée à son tour, victime de l'ambition de son mari. Lorsqu'elle se sent perdue devant lui, quand les masques tombent, elle l'affronte avec une lucidité, une vérité et un courage qui renvoient étrangement à l'attitude de Chabert vis-à-vis d'elle-même. D'une certaine manière, elle rejoint ainsi son premier mari. Derville récupère cette histoire en sa faveur en allant la dénoncer à son mari, devant elle. Et, par son interprétation, Fabrice Lucchini rendit le personnage très équivoque.

Le film s'inscrit ainsi entre deux défaites : celle d'Eylau (qui est une fausse victoire) et la défaite de Chabert dans son renoncement. On peut y ajouter une troisième défaite : celle de la comtesse.

Le scénario découvrit tout le jeu social, plongea dans des profondeurs, et s'éleva vers la lumière, offrit une connaissance affective et psychologique, sociale et historique, agrandie. Les changements opérés, tant du point de vue de l'intrigue que de la caractérisation des différents personnages, ont amélioré le texte de Balzac dont a été assimilé totalement l'esprit, et accentué l'ambiguïté.

Le déroulement : Le film est bien celui de quelqu'un qui a d'abord longtemps été un caméraman, Yves Angelo étant, en effet, un chef-opérateur reconnu (*"Tous les matins du monde"*, *"Un cœur en hiver"*, *"Germinal"*) qui avait toujours voulu passer à la réalisation. *"Le colonel Chabert"* était, pour lui, un morceau de choix. On peut souligner quelques séquences où son habileté est remarquable :

Dans la séquence initiale, on a d'abord des gros plans de dépouilles de soldats, de corps empilés (allusion à un tableau de Delacroix), de chevaux brûlés, puis un paysage de champ de bataille enneigé après une bataille, enfin, un visage en gros plan sur une civière. La voix de Depardieu indique : *«Le 8 février 1807, la bataille d'Eylau, cent mille morts»*.

Dans la séquence de l'étude de Derville, on suit un travelling sur les dossiers, plusieurs voix se mêlant.

Chabert dans la rue avance jusqu'à un gros plan.

Pour l'hôtel des Ferraud, l'intérieur, très riche, est montré par un long travelling sur les tableaux ; soudain un gros plan se fait sur un violon, sur un cigare que prend le ministre, puis on voit le récit où la comtesse observe avec inquiétude le comte en conversation avec le ministre (intéressante profondeur de champ pour saisir les deux salles).

Une porte s'ouvre, des pieds se déchaussent, un corset est délacé. On découvre que ce sont le comte et la comtesse. Le lit est apprêté, à travers beaucoup de gros plans. La comtesse fait venir le comte pour qu'il lui enlève son collier, l'interroger.

Dans l'étude déserte à une heure du matin, arrive Chabert, qui enlève son chapeau. Puis apparaît une calotte, le regard attentif de Derville. Quand l'avoué le raccompagne, Chabert contemple les dossiers, et pense à un cimetière. Puis on le voit dans la rue. Enfin, Derville seul se dit : *«Je ne regretterai pas mon argent»*.

Chabert étant montré avec les pièces que lui a données Derville, la musique s'annonce, éclate, des cuirassiers à cheval apparaissent, on voit des bijoux.

Chez Boutin, le «nourrisseur», on a un long travelling, tandis qu'on entend un bruit d'eau qui coule. S'effectue un retour en arrière par un travelling sur des cavaliers.

Un pistolet est choisi : c'est par le comte qui part en voyage.

Quand la comtesse est chez Derville, et que Chabert est dans une autre pièce, la profondeur de champ est remarquable.

Quand la comtesse est dans sa chambre avec Chabert, un lent «zoom in» se fait sur son visage dans le miroir.

On a le spectacle d'une charge de cavalerie, magnifique morceau de cinéma, des chevaux passant au-dessus de la caméra. Et le film se clôt comme il avait commencé : un champ de cadavres.

On a pu dire de cette réalisation que c'est un emballage qui reste classique, même esthétisant et volontiers théâtral. Elle fonctionne par tableaux : tableaux composés de corps, de décors ou de paysages portés par des morceaux de musique, alternant avec les tableaux où les personnages viennent jouer leur scène.

Angelo fut influencé par la peinture et la musique. S'il donna une telle importance aux décors, tableaux, meubles, papiers, accessoires, etc., c'est parce qu'ils ont une matérialité ; s'il attribua un caractère charnel à l'argent, s'il accorda une telle somptuosité à la reconstitution matérielle d'une époque, ce fut moins pour exalter sa richesse que pour accuser le vernis moiré d'un pourrissement en marche ou pour fournir l'accessoire trompe-l'œil du sujet principal qui est le néant, le silence, les fantômes.

L'éclairage, très sombre, donne un ton austère à l'ensemble, fait un film en noir et bleu, un nocturne où la vie et la mort se confondent parfois dans les lueurs de l'aube. Tout baigne dans une atmosphère sépulcrale qui parvient à envoûter le spectateur sans l'aliéner.

La musique, langoureuse, est parfaitement adaptée.

Le film fut interprété avec intelligence et subtilité par des acteurs qui firent d'excellentes compositions :

En conclusion, on peut dire que "*Le colonel Chabert*" d'Yves Angelo est un bon film traditionnel, académique même, composé comme un quatuor musical, en exploitant la richesse des précieux instruments de sa distribution.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoirlitteraire.com